

C'est d'Utopie que Gargantua envoie à son fils, parti étudier à Paris, ses recommandations pour ses études.

Maintenant toutes les disciplines sont restituées¹, les langues établies. Le grec, sans lequel c'est une honte de se dire savant, l'hébreu, le chaldéen, le latin. Des impressions² si élégantes et si correctes sont en usage, elles qui ont été inventées de mon temps par inspiration divine, comme, à l'inverse, l'artillerie l'a été par suggestion diabolique. Le monde entier est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de bibliothèques très amples, si bien que je
5 crois que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, il n'était aussi facile d'étudier que maintenant. Et dorénavant, celui qui ne sera pas bien poli en l'officine³ de Minerve ne pourra plus se trouver nulle part en société. Je vois les brigands, bourreaux, aventuriers, palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prédicateurs⁴ mon temps. [...]

Mon fils, je t'admoneste⁵ d'employer ta jeunesse à bien profiter de tes études. Tu es à Paris, tu as ton
10 précepteur Épistémon⁶ : l'un peut te donner de la doctrine par ses instructions vivantes et vocales, l'autre par des exemples louables. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement : d'abord la grecque, comme le veut Quintilien. Puis la latine. Puis l'hébraïque pour l'Écriture sainte, ainsi que la chaldaïque et l'arabe. Et que tu formes ton style, pour la grecque à l'imitation de Platon, et pour la latine, de Cicéron. Qu'il n'y ait d'histoire que tu n'aies présente à la mémoire, à quoi t'aidera la cosmographie⁷. Les arts libéraux, géométrie, arithmétique, musique, je t'en
15 ai donné quelque goût quand tu étais encore petit, vers tes cinq six ans. Continue le reste; et sache tous les canons d'astronomie; laisse l'astrologie divinatrice et l'art de Lulle, abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et que tu les rapproches de la philosophie.

Quant à la connaissance des sciences naturelles, je veux que tu t'y adonnes avec zèle; qu'il n'y ait mer,
20 rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air; tous les arbres, arbustes, et fruitiers des forêts, toutes les herbes de la terre; tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de l'Orient et de l'Afrique: que rien ne te soit inconnu.

Puis avec soin, relis les livres des médecins: grecs, arabes, latins, sans mépriser les talmudistes et
cabalistes⁸; et, par des fréquentes dissections, acquiers la parfaite connaissance de ce second monde qu'est l'homme. Et, pendant quelques heures chaque jour, commence à apprendre les Saintes Écritures: d'abord le Nouveau
25 Testament en grec, les Épîtres des apôtres, puis en hébreu l'Ancien Testament. En somme, que je voie un abîme de science.

Car maintenant que tu te fais grand, et que tu deviens un homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et de ce repos consacré aux études, et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison, et secourir nos amis dans leurs débats contre les assauts des malfaisants. Et je veux que rapidement tu essaies de tester combien tu as
30 profité: ce que tu ne saurais mieux faire qu'en soutenant des thèses publiquement sur toutes choses, envers et contre tous, et en fréquentant les gens lettrés qui sont à Paris et ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, sagesse n'entre dans une âme mauvaise, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te faut servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par une foi orientée par la charité, lui être uni au point que tu n'en sois jamais séparé par le péché.
[...]

40 Mon fils, la paix et grâce du Seigneur soient avec toi. Amen.
D'Utopie, 17 mars,
ton père,
Gargantua

1. Par rapport au Moyen Âge, pendant lequel de nombreuses connaissances antiques avaient disparu. 2. livres imprimés.
3. Atelier. 4. Orateurs, prêcheurs. 5. Avertis. 6. Du grec « epistemè », science. 7. Histoire universelle. 8. Spécialistes de la tradition orale juive.

Quelques algébristes, gens toujours utiles au public, prendront sur-le-champ la plume, et trouveront que, puisque monsieur Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas¹, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres, citoyens de la terre, nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues¹ de tour, ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste
5 vingt-un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les Etats de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moscovie ou de la Chine, ne sont qu'une très faible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de Son Excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs et tous nos peintres
10 conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour : ce qui fait une très jolie proportion.

Quant à son esprit, c'est un des plus cultivés que nous avons ; il sait beaucoup de choses ; il en a inventé quelques-unes ; il n'avait pas encore deux cent cinquante ans, et il étudiait, selon la coutume, au collège des Jésuites² de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide³. C'est dix-huit de
15 plus que Blaise Pascal, lequel, après en avoir deviné trente-deux en se jouant, à ce que dit sa soeur, devint depuis un géomètre assez médiocre, et un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cent cinquante ans, au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires ; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti⁴ de son pays, grand vétillard⁵, et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, malsonnantes, téméraires,
20 hérétiques, sentant l'hérésie⁶, et le poursuivit vivement : il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celle des colimaçons. Micromégas se défendit avec esprit ; il mit les femmes de son côté ; le procès dura deux cent vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de
25 petites. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarrassa guère ; et il se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former l'esprit et le coeur, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste⁷ ou en berline⁷ seront sans doute étonnés des équipages⁷ de là-haut : car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos usages. Notre voyageur connaissait merveilleusement les lois de la gravitation et toutes les forces attractives et répulsives⁸. Il s'en servait si à propos que, tantôt à l'aide d'un
30 rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe, lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps, et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais à travers les étoiles dont elle est semée ce beau ciel empyrée que l'illustre vicair Derham⁹ se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que¹⁰ je prétende que Monsieur Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise !¹¹ mais Micromégas était sur les lieux, c'est un bon observateur et je ne veux contredire personne. Micromégas, après avoir
35 bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitants, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages. Car enfin Saturne n'est guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises¹ de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien italien se met à rire de la musique de Lulli¹² quand il vient en France. Mais
40 comme le Sirien avait un bon esprit, il comprit bien vite qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut.

1. Anciennes mesures : un pas vaut cinq pieds (un pied valant 32,4 cm), soit environ 1,62 m ; une lieue compte entre quatre et cinq kilomètres ; une toise mesure presque 2 mètres. 2. Congrégation chrétienne qui a éduqué et instruit beaucoup de jeunes gens. 3. Théorèmes d'Euclide. 4. Chef religieux, chargé de régler des controverses. 5. Uniquement préoccupé de vétilles, c'est-à-dire des choses sans aucune importance. 6. L'hérésie concerne tout ce qui est jugé contraire aux dogmes (aux principes) de la religion. 7. Eléments permettant le transport au XVIIIe siècle. 8. Les lois régissant les mouvement des astres établies par Newton. 9. Le savant Derham voulait prouver l'existence de Dieu en la situant dans un lieu très haut (la plus élevée des quatre sphères célestes où les Grecs situaient les dieux de leur mythologie). 10. Cela ne veut pas dire que... 11. Interjection figée. 12. Les musiciens se disputent à l'époque de Voltaire pour savoir quelle musique, de l'italienne (ave Lulli) ou de la française, est supérieure.

Pascal place l'homme entre deux infinis.

5 Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent, qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix¹ du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que ces astres qui roulent dans le firmament² embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Tout ce monde visible n'est

10 qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature, nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

10 Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme, dans l'infini ?

15 Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron³ lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours⁴ ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

20 Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte⁵ de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ses merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible

25 dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant⁶ où l'on ne peut arriver ?

30 Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes⁷ de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que sa curiosité, se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption⁸. Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe⁹ sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

1. En comparaison de (Pascal suppose que le soleil tourne autour de la terre). 2. Voûte céleste. 3. Dans un ciron (un acarien), le plus petit animal visible à l'oeil nu. 4. Celui sur lequel nous raisonnons maintenant. 5. A l'intérieur de. 6. Une réflexion qui mène loin entre deux profondeurs extrêmes. 7. Ce qui est sans fond. 8. Prévention, sentiment de supériorité. 9. La finalité (la raison d'être) des choses et leur origine.

Lecture cursive - Jonathan Swift, *Les Voyages de Gulliver*, 1726, « Voyage à Lilliput », chapitre VI

Auteur irlandais, Swift imagine le voyage du capitaine Gulliver dans différentes contrées, et que Gulliver relate à son cousin. Dans la première, il rencontre les Lilliputiens, de tout petits êtres auprès desquels il semble être un géant.

Les Lilliputiens sont persuadés, autrement que nous ne le sommes en Europe, que rien ne demande plus de soin et d'application que l'éducation des enfants. Ils disent qu'il en est de cela comme de conserver certaines plantes, de les faire croître heureusement, de les défendre contre les rigueurs de l'hiver, contre les ardeurs et les orages de l'été, contre les attaques des insectes, de leur faire enfin porter des fruits en abondance, ce qui est l'effet de l'attention et des peines d'un jardinier habile.

Ils prennent garde que le maître ait plutôt un esprit bien fait qu'un esprit sublime, plutôt des mœurs que de la science¹ ; ils ne peuvent souffrir ces maîtres qui étourdissent sans cesse les oreilles de leurs disciples de combinaisons grammaticales, de discussions frivoles, de remarques puériles, et qui, pour leur apprendre l'ancienne langue de leur pays, qui n'a que peu de rapport à celle qu'on y parle aujourd'hui, accablent leur esprit de règles et d'exceptions, et laissent là l'usage et l'exercice, pour farcir leur mémoire de principes superflus et de préceptes épineux : ils veulent que le maître se familiarise avec dignité, rien n'étant plus contraire à la bonne éducation que le pédantisme² et le sérieux affecté ; il doit, selon eux, plutôt s'abaisser que s'élever devant son disciple, et ils jugent l'un plus difficile que l'autre, parce qu'il faut souvent plus d'effort et de vigueur, et toujours plus d'attention pour descendre sûrement que pour monter.

Ils prétendent que les maîtres doivent bien plus s'appliquer à former l'esprit des jeunes gens pour la conduite de la vie qu'à l'enrichir de connaissances curieuses, presque toujours inutiles. On leur apprend donc de bonne heure à être sages et philosophes, afin que, dans la saison même des plaisirs, ils sachent les goûter philosophiquement. N'est-il pas ridicule, disent-ils, de n'en connaître la nature et le vrai usage que lorsqu'on y est devenu inhabile, d'apprendre à vivre quand la vie est presque passée, et de commencer à être homme lorsqu'on va cesser de l'être ? (...)

On leur propose des récompenses pour l'aveu ingénu et sincère de leurs fautes, et ceux qui savent mieux raisonner sur leurs propres défauts obtiennent des grâces et des honneurs. On veut qu'ils soient curieux et qu'ils fassent souvent des questions sur tout ce qu'ils voient et sur tout ce qu'ils entendent, et l'on punit très sévèrement ceux qui, à la vue d'une chose extraordinaire et remarquable, témoignent peu d'étonnement et de curiosité.

Les maîtres d'histoire se mettent moins en peine d'apprendre à leurs élèves la date de tel ou tel événement, que de leur peindre le caractère, les bonnes et les mauvaises qualités des rois, des généraux d'armée et des ministres ; ils croient qu'il leur importe assez peu de savoir qu'en telle année et en tel mois telle bataille a été donnée ; mais qu'il leur importe de considérer combien les hommes, dans tous les siècles, sont barbares, brutaux, injustes, sanguinaires, toujours prêts à prodiguer leur propre vie sans nécessité et à attenter sur celle des autres sans raison ; combien les combats déshonorent l'humanité et combien les motifs doivent être puissants pour en venir à cette extrémité funeste ; ils regardent l'histoire de l'esprit humain comme la meilleure de toutes, et ils apprennent moins aux jeunes gens à retenir les faits qu'à en juger.

Ils veulent que l'amour des sciences soit borné et que chacun choisisse le genre d'étude qui convient le plus à son inclination et à son talent ; ils font aussi peu de cas d'un homme qui étudie trop que d'un homme qui mange trop, persuadés que l'esprit a ses indigestions comme le corps. Il n'y a que l'empereur seul qui ait une vaste et nombreuse bibliothèque. À l'égard de quelques particuliers qui en ont de trop grandes, on les regarde comme des ânes chargés de livres. (...)

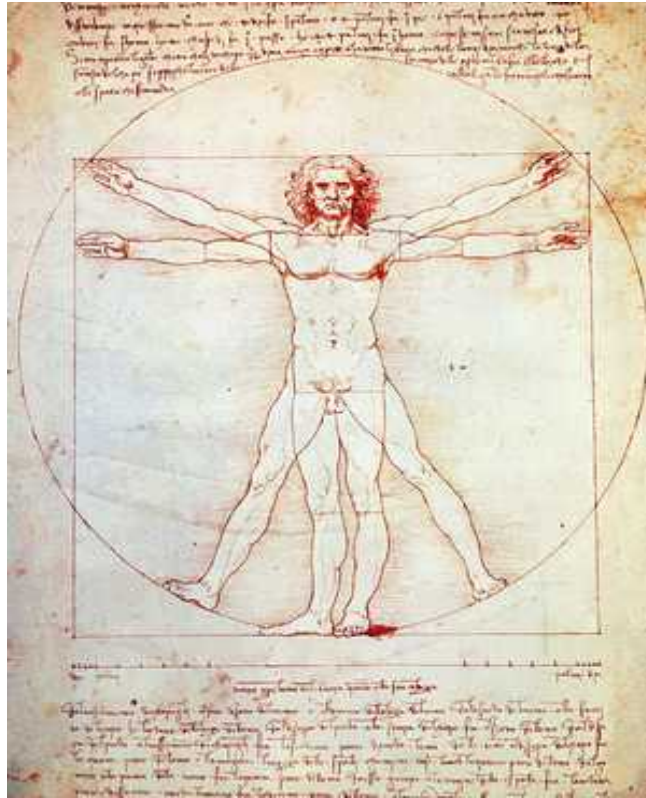
Leur philosophie consiste à établir des principes infaillibles, qui conduisent l'esprit à préférer l'état médiocre d'un honnête homme aux richesses et au faste d'un financier, et les victoires remportées sur ses passions à celles d'un conquérant. Elle leur apprend à vivre durement et à fuir tout ce qui accoutume les sens à la volupté, tout ce qui rend l'âme trop dépendante du corps et affaiblit sa liberté. Au reste, on leur représente toujours la vertu comme une chose aisée et agréable. (...)

Ces peuples n'estiment la physique et les mathématiques qu'autant que ces sciences sont avantageuses à la vie et aux progrès des arts utiles³. En général, ils se mettent peu en peine de connaître toutes les parties de l'univers, et aiment moins à raisonner sur l'ordre et le mouvement des corps physiques qu'à jouir de la nature sans l'examiner. À l'égard de la métaphysique⁴, ils la regardent comme une source de visions et de chimères. (...)

On cultive, parmi eux, le corps et l'âme tout à la fois, parce qu'il s'agit de dresser un homme, et que l'on ne doit pas former l'un sans l'autre. C'est, selon eux, un couple de chevaux attelés ensemble qu'il faut conduire à pas égaux. Tandis que vous ne formez, disent-ils, que l'esprit d'un enfant, son extérieur devient grossier et impoli ; tandis que vous ne lui formez que le corps, la stupidité et l'ignorance s'emparent de son esprit. (...)

1. Plutôt de la morale que du savoir. 2. Le fait d'étaler son savoir. 3. Au XVIIIe siècle, on appelle « arts utiles » les arts qui améliorent le quotidien (artisanat d'objets et arts mécaniques notamment). 4. Discipline qui s'interroge sur l'origine, les causes des choses, la place de l'homme dans l'univers, au-delà (*méta*) du physique.

Histoire des arts



Léonard de Vinci, *L'Homme de Vitruve* (Schéma de proportions du corps humain d'après Vitruve), vers 1492
Plume et encre légèrement aquarellée sur papier blanc, 34,4 x 24,5 cm, Venise, galerie de l'Academia (manuel *Empreintes littéraires* p 22)



Jonathan Borofksy, *L'Homme qui marche* (*Man walking*), 1995, acier blanc et fibre de verre, 17 mètres de hauteur, Leopoldstrasse, Munich.